

Dominique Simonnot « Ce que je vois en prison dépasse l'entendement »

ENTRETIEN

La contrôleur générale des lieux de privation de liberté, dont le mandat s'achève le 15 octobre, nous reçoit dans son bureau de Montreuil (Seine-Saint-Denis), décoré de coupures de presse, de photos d'anonymes et de disparus... A 73 ans, l'ancienne éducatrice pénitentiaire devenue journaliste dénonce, depuis plus de trente ans, dans ses chroniques judiciaires, puis dans ses rapports documentés, le sort réservé aux enfermés, « *opprimés d'une justice de classe* », en prison, en hôpital psychiatrique ou en centre de rétention administrative. Dominique Simonnot nous raconte, avec humour et humour, une vie consacrée à cet engagement.

Je ne serais pas arrivée là si...

Si mes parents ne m'avaient pas élevée dans la joie de vivre. Ils étaient marrants, fantasques, d'un milieu bourgeois qui se fichait des conventions. Mon père, Jean-Pierre, travaillait dans une banque, ma mère, Marie-José, faisait du collage d'art, elle portait des minijupes et conduisait un cabriolet. Nous vivions dans un grand appartement à Paris, près de la Seine, où il y avait table ouverte pour les amis. A l'adolescence, c'est devenu un squat avec les copains. On vidait le frigo à 3 heures du matin, on montait sur le toit sans garde-fou... J'ai vite mesuré ma chance : ce n'est pas donné à tout le monde d'être heureux de rentrer chez soi. Je me le suis dit à chaque fois au contact des détenus. Mes parents nous ont énormément aimées, mes deux sœurs et moi, et ça donne une force extraordinaire.

Pourquoi êtes-vous née à Radolfzell, en Allemagne ?

Mon père, tout jeune soldat, avait occupé l'Allemagne vaincue. Mes parents y vivaient encore quand je suis née, en 1952. Mon père envoyait ma mère acheter « *ein kilo scheisse* » (« un kilo de merde ») chez le boucher, elle qui ne parlait pas un mot d'allemand, juste pour voir sa tête quand elle rentrait. Elle revenait bredouille et il éclatait de rire... J'avais 8 mois quand on est rentrés en France. Mais, à l'école, il fallait dire où nous étions nés, et tout le monde me charriait : « *Tu es Allemande !* » « *Non !* », je criais.

Vous n'avez donc aucune histoire avec l'Allemagne ?

Pas moi, mais mon père a vécu dans l'obsession que ça pourrait recommencer. Il avait été « *enfant caché* » durant la guerre, de ses 13 à 17 ans. Sa famille avait été dénoncée plusieurs fois, à Villennes-sur-Seine, dans les Yvelines, puis à Argenton-sur-Creuse [Indre], dans le centre de la France. Un curé les a sauvés. Il venait de temps en temps chez mes grands-parents, on devait pratiquement lui baiser les mains, sans savoir pourquoi.

Comment l'avez-vous appris ?

Un jour – j'avais 10 ans –, ma grand-mère nous installe ma sœur et moi devant *Nuit et brouillard* [le documentaire d'Alain Resnais sur les camps de concentration, sorti en 1956]. Elle nous dit : « *J'ai un secret à vous dire, nous sommes juifs.* » On nous avait raconté qu'on était catholiques, d'ailleurs, ils avaient changé de nom. Je dis à ma sœur : « *Tu as vu, on est juifs.* » Elle répond : « *Toi peut-être, mais pas moi ! Tu as vu ce qu'ils leur font...* » Et voilà, c'est passé comme ça. Plus tard, je les ai questionnés, mais il fallait arracher les mots. Mon père disait : « *Je resterai toujours juif au fond de moi, mais arrête avec ces jui-veries, on en a assez souffert.* »

Prendre conscience à 10 ans de la fragilité de la vie, ça forge...

Tout se déroulait de façon assez gaie chez moi, donc nous n'avons pas été meurtries. J'ai rejeté toute religion. Et ce qui me répugne le plus, c'est le racisme, l'antisémitisme, l'inégalité, l'injustice.

Comment passez-vous d'une adolescence libre aux études de droit à la Sorbonne ?

Chez nous, on ne rigolait pas avec les bulletins scolaires. J'ai voulu faire du droit aux cours du soir. A l'oral de maîtrise, mon examinateur en procédure pénale était Robert Badinter. Il m'a dit : « *Pensez-vous que vous méritez la moyenne, mademoiselle ?* » J'ai bredouillé. Lui m'a lancé : « *Eh bien, je ne vous la donne pas.* » Dans ma tête, j'ai pensé très fort : « *Gros con !* »

Plus tard, en 1978, vous passez devant un

autre professeur émérite. Paul Legendre.



Dominique Simonnot, à Paris, le 6 mai 2022.
SÉBASTIEN CALVET

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI... Chaque semaine, « *Le Monde* » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence.

La contrôleur générale des lieux de privation de liberté revient sur les sources de son engagement

C'était l'oral de droit international public. J'étais enceinte, je passais ma vie à vomir. Tout d'un coup, je dis : « *Excusez-moi monsieur* », et je sors en courant aux toilettes. Il ne m'a pas attendue et m'a mis un zéro pointé. Ça signifiait qu'il fallait tout recommencer. Des années plus tard, je suis allée interviewer pour *Libération* sur le droit des étrangers. A la fin, je lui ai dit : « *Vous ne vous souvenez sûrement pas de moi, mais j'avais couru pour ne pas vous vomir dessus...* » Il était très gêné. On en a ri. Finalement, je ne regretterai jamais d'avoir raté mes études de droit.

Est-ce l'échec en droit qui vous mène au monde de la justice ?

Déjà étudiante, j'allais voir des « *flags* », les comparutions immédiates. J'étais abasourdie face à cette justice si éloignée de ce qu'on apprenait à la fac. Mais si je n'avais pas raté deux fois la maîtrise, jamais je n'aurais été éducatrice à la pénitentiaire. Un copain de mes parents, magistrat, m'a aidée à passer un entretien au comité de probation et d'assistance aux libérés de Nanterre, et ils m'ont embauchée. C'était en 1979, j'étais archi-enceinte. Je le cachais sous des robes très amples, tout le monde pensait que j'étais énorme. Quand j'ai dit à l'autre boîte où je travaillais que j'étais enceinte, j'ai été licenciée. Je les ai attaqués, et grâce à un salarié honnête qui a témoigné sous serment, j'ai gagné. Quand on se retrouve devant le juge, la main levée, à dire « *Je le jure* », ce n'est pas rien.

Vous restez éducatrice pénitentiaire à plein temps durant plus de dix ans. Qu'est-ce qui vous fait basculer d'une vacation à votre vocation ?

Avec mes collègues, on était des post-soixante-huitards empreints d'idéaux. On se disait qu'on allait changer les choses de l'inté-

rieur, on tenait tête au procureur qui nous réclamait des dossiers. Mais ce métier rend humble. Je me souviens d'un jeune sortant de prison, je lui avais trouvé un vélo, un boulot, une chambre. Je me revois sur le quai du RER, me félicitant : « *Ma vieille, c'est sensationnel.* » Le lendemain, il n'était pas allé au boulot, il n'avait pas pris la chambre, il n'était pas allé chercher le vélo. On plaque sur les gens des solutions qui nous conviennent, sans voir que le gars de 19 ans qui sort de taule a certainement envie de se saouler avec ses copains. Il n'osait plus revenir. Je l'ai convoqué : « *Ce n'est pas un drame, mais maintenant vous allez trouver par vous-même.* »

Comment arrivez-vous au journalisme en 1991 ?

Un vieil ami journaliste m'a permis de faire un stage de trois mois à *Libé*. Le premier jour, au comité de rédaction autour de la table en bois, un journaliste tout rouge débarque en hurlant des insultes contre Serge July [le cofondateur du quotidien]. J'étais bouche bée. A la pénitentiaire, on se fichait de notre hiérarchie, mais jamais aucun de nous ne se serait permis ça. A la fin, les deux se sont embrassés. J'étais chez les dingues ! Je me suis dit : « *Je ne repartirai plus jamais.* » J'ai été embauchée sans avoir fait d'école de journalisme. C'était une époque joyeuse, à part le sida et l'héroïne.

C'est aussi l'époque d'un journalisme engagé pour les marginaux, les sans-papiers, les homosexuels, les détenus...

J'ai couvert pour *Libé* le mouvement des sans-papiers de l'église Saint-Bernard, en août 1996, qui a suscité une immense vague de solidarité. J'ai dormi dans l'église où s'étaient réfugiés les 300 étrangers et j'ai toujours gardé la une titrée « *Avec humanité et cœur* », les mots du ministre de l'intérieur juste avant l'évacuation brutale.

Vous vous rapprochez aussi d'Hellyette Bess, l'activiste d'Action directe

Je l'ai connue quand j'ai fait des papiers sur les filles d'Action directe, dès la fin des années 1990. Elle a été incarcérée pour association de malfaiteurs avant les meurtres commis par le groupe et elle est sortie en 1989. C'est une anarchiste, très originale, qui ne vous embrouille pas avec des théories, et on a développé une amitié. Pour les 80 ans d'Hellyette, il y avait eu une petite fête, j'avais invité un flic qui l'avait arrêtée. Il était là : « *Ah madame, vous nous avez fait courir !* »

Vous quittez « *Libération* » en 2006 dans la foulée de l'éviction de Serge July pour postuler au « *Canard enchaîné* »...

Je suis partie le cœur à l'envers. On travaillait dur pour notre journal, on ne comptait pas nos heures, c'était une passion. Après *Libé*, je voulais absolument poursuivre ma chronique des comparutions immédiates. Les « *compas* », c'est le précipité de tout ce que la société a raté et une forme de justice ultrarapide où tout déraile... Au premier rendez-vous, le directeur du *Canard* me dit : « *Ça fait du bien de voir que des jeunes nous rejoignent.* » Je tombe des nues, j'ai 54 ans ! Je me dis qu'il va voir mon CV et que ça ne va pas être possible... Mais c'est passé !

Contrôler les lieux d'enfermement partout en France, qu'en retirez-vous ?

Je n'ai jamais rien fait de mieux de toute ma vie. Quand Eric Dupond-Moretti [alors ministre de la justice] m'appelle en 2020 pour me le proposer, je rétorque : « *Tu es ivre ou bien ?* » Je lui suis infiniment reconnaissante, même si nous nous sommes fâchés. En 2021, j'ai dit publiquement que ce n'était pas la peine de se prétendre jeune et audacieux, comme Emmanuel Macron le faisait, en étant aussi trouillard sur la question des prisons. Avec le garde des sceaux, on a eu une engueulade monstrueuse... Mais tous les ans, je lui envoie un petit mot : « *Malgré nos différends, merci...* »

Qu'avez-vous vu pour dénoncer si vite la filiosité des pouvoirs publics ?

Ce que je vois en prison dépasse l'entendement. C'est comme l'expérience de Milgram [qui étudie la soumission des individus à l'autorité, quitte à infliger des souffrances à autrui]. Vous passez des petites bornes et, sans vous en rendre compte, vous arrivez à l'innommable. Qu'est-ce qu'on est devenus, tous, pour supporter ça ? On demande à la prison de réparer tout ce qui a échoué depuis le début. La société n'ira pas mieux parce que les gens sont entassés dans des conditions infectes et humiliantes.

Avez-vous eu une autre expérience de la prison, plus intime ou familiale ?

L'une de mes sœurs a passé quelques mois en prison, en Grèce, dans les années 1980, pour de l'herbe que son copain cultivait. Même si ça a duré peu de temps, la simple idée de savoir que ma sœur était en prison, d'aller la voir derrière les portes que les surveillants ouvrent et ferment, m'a vraiment atteinte. Ça m'aide beaucoup pour comprendre les familles qui attendent dans le parloir. Quand il lui rendait visite, mon père prenait les courriers d'autres prisonniers, dans sa poche, discrètement...

Vous ne pleurez jamais, paraît-il. Vraiment ?

Pas dans ma vie personnelle. Pour la disparition de ma mère, je n'ai pas pleuré. Mon père pareil, je n'y arrive pas. Je ne sais pas si ça fait tant de bien que ça, de pleurer. Mais j'ai sangloté sur *Vie et destin*, le livre de Vassili Grossman [roman qui dénonce la folie dictatoriale du stalinisme, censuré en URSS en 1961 et publié en Occident en 1980], et la lettre écrite par une mère à son fils depuis le ghetto en 1941, avant d'être assassinée avec 30 000 juifs de Berdychiv, en Ukraine. Ou en lisant *Dans le nu de la vie* [Seuil, 2000], de Jean Hatzfeld, sur les horreurs du génocide rwandais. Parfois, j'ai des larmes de rage qui montent.

Qu'est-ce qui vous a donné des larmes de rage ?

A Stains, en Seine-Saint-Denis, dans une école au milieu d'une cité, je me souviens d'un reportage où les gamins parlaient de leur avenir : « *Je serai femme de ménage* », « *Moi, je serai chômeur* »... Je suis remontée dans ma voiture en larmes. Chez les gamins en prison, il y a le même fatalisme : ils ont grandi dans la délinquance, ils finissent par en vivre. A La Valentine, la prison pour mineurs de Marseille, les gosses tournent en rond vingt-trois heures sur vingt-quatre à ne rien faire, à s'insulter de fenêtre en fenêtre, alors qu'on prétend que, dans ces établissements, c'est l'éducatif avant tout. Que signifie la valeur « *égalité* » sur le fronton de nos bâtiments publics ? Il est très facile de ne pas faire attention à ces gens-là, de ne pas avoir de courage politique vis-à-vis des fous, des étrangers, des gosses délinquants, des prisonniers. Et des surveillants, eux aussi, maltraités, comme tous ceux qui travaillent dans ces lieux clos. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
IVANNE TRIPPENBACH